

perpétuellement une cause d'affliction et de gêne, pour ceux qui m'avaient donné la vie ; puis ne rien faire est si triste pour celui qui aime à s'occuper !...

Faire du mal à ceux qu'on aime, même involontairement, est la plus grande douleur que l'on puisse éprouver. *Mais était-il bien vrai que je ne pusse être utile à rien ?* N'était-ce point de l'ingratitude et de la lâcheté, que d'accepter cette position d'impuissance qui devait faire souffrir mes parents ? Toutes ces idées me préoccupaient, car on pense beaucoup quand on ne voit pas ; je résolus de faire tous mes efforts pour tirer des facultés qui me restaient tout le parti possible, et pour les utiliser autant que je pourrais. En conséquence, je me mis à étudier les jouets que l'on m'avait donnés ; je les démontai pièce à pièce, et bientôt je les connus assez parfaitement pour en fabriquer de semblables. Ce fut là une première industrie, mais je ne voulus pas m'arrêter en si beau chemin. Je venais d'acquiescer la certitude que la volonté réchauffée par le sentiment du devoir pouvait tout accomplir ; je voulus adopter une profession qui pût me rendre indépendant, et j'étudiai la Musique. Mes parents, qui virent mes efforts et mes progrès, m'envoyèrent à Armagh, où j'appris le violon. Cependant je ne m'en tins pas à cette étude ; je savais que dans le monde, on a souvent besoin de recourir à plusieurs moyens d'existence, et je devais prendre mes précautions plus qu'un autre. Je profitai donc du hasard qui m'avait fait loger chez un tapissier, pour apprendre, pendant mes moments de loisir, à faire des meubles de diverses espèces. De retour dans mon village, j'ajoutai cette industrie à celle de ménager, et je gagnai en peu de temps plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour vivre. Mais mon père et ma mère avaient fait des pertes et étaient devenus vieux ; bientôt ils ne purent se suffire, et ils eurent recours à moi. Ce jour fut un des plus beaux de ma vie ; moi, pauvre enfant aveugle, qui devais être toujours un fardeau pour ma famille, j'étais parvenu à force de courage à lui donner un appui ! Je sus alors ce qu'un grand devoir accompli donne de force et de bonheur. Chaque soir, je prenais sous le bras mon vieux père et ma vieille mère, et nous allions nous promener ensemble le long des prairies ; ils me conduisaient, et je les soutenais ; les passants s'arrêtaient pour nous voir ; on se rangeait devant nous, et on saluait mes deux compagnons un peu à cause de moi... Jugez quelle joie pour moi de faire honorer ainsi mes vieux parents ! Cependant je ne ralentissais ni mes efforts ni mes essais ; j'avais continué à m'occuper de Musique, j'achetai quelques cornemuses irlandaises hors de service, dans la vue de les accorder et de les perfectionner. Après beaucoup de peines, je parvins à en découvrir le mécanisme, et au bout de neuf mois, j'en avais confectionné une de mon invention qui réussit parfaitement.

Il y avait, dans le village que j'habitais, un horloger qui aimait beaucoup la Musique, et qui avait toujours désiré l'apprendre. Il me proposa de lui donner des leçons de cornemuse ; j'y consentis, à condition, que nous serions échange de nos connaissances et qu'il m'apprendrait son état. Je me trouvai ainsi capable de soutenir ma famille, par plusieurs industries que j'exerçais tour à tour, et selon que j'y trouvais plus d'avantages. Ce fut vers cette époque que je perdis mon père, puis ma mère, qui le suivit de près. Ne voulant plus habiter mon village, qui me rappelait cette perte si douloureuse, je vins à Armagh, où je

me suis marié, et où je vis depuis plusieurs années heureux et à l'abri du besoin. La seule chose que je demande à Dieu maintenant, c'est la santé ; car pour la fortune, il m'en a donné une épuisable, en m'accordant la persévérance et l'amour du travail. Souvent, quand je suis à mon atelier, et que j'entends les chansons de mendiants qui pourraient gagner leur vie, ou d'ivrognes qui la perdent en débauche, je me dis tout bas à moi-même : *Les aveugles dans ce monde ne sont point ceux qui ne voient point le soleil, mais ceux qui ne voient point le devoir...*

Comment trouvez-vous ma petite nouvelle, mon enfant ? N'est-ce pas que cet aveugle était un sage ; il a remplacé la vue, par l'usage qu'il a su faire de son temps, ce don si précieux, que chacun tremble d'effroi, au plus petit bobo qui peut nous menacer de le perdre, ne fût-ce qu'un moment seulement ?... Imité-le donc, et occupez-vous toujours, si vous voulez que la vie vous soit douce et facile.

MME. LA COMTESSE DE BASSANVILLE.

Le Moine et le Parvenu.

Écoutez-moi sans discourir.
Un parvenu disait : *Enfin j'ai de quoi vivre.*
Un moine lui répond : *As-tu de quoi mourir ?*
Ce petit moi vaut tout un livre.

L'Enfant et le petit Flacon.

Un enfant, d'une main avide,
S'empara d'un petit flacon.
Il le porte à son nez : *Oh ! maman, qu'il sent bon !*
S'écrie-t-il : et pourtant il est vide.
D'où vient cela ? — De la douce liqueur
Dont on l'emplit d'abord il conserve l'odeur.
Mon enfant, sois bien sage :
Quand l'innocence embellit le jeune âge,
On se ressent toujours de ce parfum du cœur."

☞ Nous publierons dans notre prochain numéro la fin de la MAMAN DE HUIT ANS.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagande des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in-8o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boîte 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST-VINCENT.